

Extrait de.

La guerre en Artois.

Monseigneur Lobbedey

Pierre Téqui, libraire éditeur, Paris 1917

Une visite à Neuville Saint Vaast.

(D'après les notes prises, en décembre 1915, par l'abbé Raymond Plouviez, enfant du pays).

I. - « Vous revenez de Neuville ? Qu'en reste-t-il ? - Rien ! » - Après quinze mois d'exil, j'ai voulu revoir Neuville Saint Vaast ou, pour parler exactement, ce qui jadis était Neuville.

« Votre village, disait un capitaine, est un modèle de dévastation, un vrai type de destruction ; Ablain et Carency ont un aspect présentable, si on les comparent à Neuville. »

II. - A Marœuil, le voisinage de la ligne de feu se fait de plus en plus sentir. Nous visitons l'église. Trouée (*V. Illustration, n° 3774*), salie, balafrée d'une façon désolante, elle est encore debout. Un 210, après avoir éventré le cœur, a pulvérisé le maître-autel. Des nuées d'oiseaux bruyants s'abritent sous ses voûtes. Le cimetière déborde des deux côtés. Les petites croix s'alignent en grand nombre, portant chacune un nom et, en-dessous, la glorieuses mention : « Mort pour la Patrie ! » Des noms connus attirent le regard : les deux fils du général de P..., tués en mai à trois jours d'intervalle ; le colonel de S... ; des prêtres-soldats, infirmiers ou combattants ; le sous-lieutenant de L..., dernier descendant du héros vendéen, mort à dix-neuf ans, et ces deux croix jumelles, penchées l'une sur l'autre, qui rappellent d'une façon touchante, la mort de deux jumeaux, dont l'un fut tué sur le corps de son frère mourant, à qui il adressait un dernier adieu ! Des bouteilles, contenant de courtes notices, sont plantées sur les tombes ; de loin en loin un casque, surmontant une croix, laisse apercevoir la trouée béante par où a passé la mort.

Une dame en grand deuil descend d'une auto militaire, guidée par un aumônier, sur la houppe duquel se détache un crucifix, un ruban rouge et la croix de guerre avec deux palmes. Un instant d'hésitation, puis il indique une petite croix noire ; la mère s'agenouille sur la tombe de son fils, et dépose une gerbe de fleurs : ses sanglots ajoutent encore à la tristesse du lieu.

III. - La nuit est venue, nuit de décembre, froide et pluvieuse. Dans une heure, le brouillard s'étant dissipé, la lune nous éclairera ; en attendant, les fusées allemandes et françaises, qui jalonnent la ligne de feu, suffisent à illuminer la route boueuse. Un boyau côtoie cette route. Des deux côtés, les champs, cultivés autrefois avec tant de soin, sont aujourd'hui troués par les obus, sillonnés de tranchées stériles ! Voici la tranchée d'où s'élancèrent, irrésistibles, les vagues d'assaut du 9 mai, puis le chemin creux qui constitua longtemps la première ligne allemande. Le terrain, effroyablement remué, laisse deviner la lutte sauvage qui se déroulé en cet endroit.

Par moment, le canon cesse de tonner et, si l'on faisait abstraction des rails du Decauville, et du boyau qui longe la route, , on pourrait s'illusionner un instant : la route n'a pas changé ; voici la borne kilométrique ; au loin se dessinent les pignons blancs de La Targette.

Mais l'illusion dure peu : un rayon de lumière, qui s'échappe des planches d'un gourbi, un cliquetis d'armes qui annonce la relève, le petit train qui glisse silencieusement sur les rails, des équipages, des cris étouffés ; puis de nouveaux coups de canon, des fusées plus nombreuses, tout cela vous rappelle brusquement à la réalité.

IV. - Le brouillard s'est dissipé, la nuit devient claire et l'on distingue les Rietz, le pont de Marœuil et La Targette, à cheval sur la route d'Arras à Béthune. Tout n'est pas détruit : il reste des maisons éventrées, des pans de murs crénelés, des toits suspendus, on ne sait comment, puis de loin en loin, un arbre qui projette sur les ruines des ombres fantastiques.

Voici les premières maisons, de ce qui reste des premières maisons ! Délaissant le boyau qui s'enfonce dans ce qui fut des granges ou des maisons, nous montons la rue du Carlin, dévastée. Que doivent être les autres rues, s'il est vrai que celle-ci est « la mieux conservée » ? Neuville est un vaste cimetière ; pas une rue, pas un champ, pas une cave, pas un jardin qui n'ait ses cadavres. Des croix émergent de loin en loin, mais combien de tombes ignorées !

Presque tous les jours, on découvre de nouveaux cadavres ; le matin même, les corps de cinq Bavarois ont été retrouvés dans une grange. Détail macabre ; comme un soldat essayait de retirer leurs bottes, les jambes se détachèrent du corps ! La veille, des habitants revenus n'ont pas été heureux dans les fouilles qu'ils ont tentées ; l'un d'eux, brisé par l'émotion, est tombé dans les ruines de sa maison, sans connaissance !

A travers un fouillis de décombres, on nous fait descendre au « bureau de la Place ». c'est une cave consolidée par les Allemands ; il paraît que les souris font partie de la maison : on les voit trotter, nullement effarouchées, jamais inquiétées ; l'une d'elles pousse trop loin la familiarité et se laisse choir d'un rayon, sur mes épaules ; ce qui me fait brusquement bondir, à la stupéfaction des officiers.

V. - Les formalités remplies, je parviens à gagner, par un boyau gluant, la rue déceimment déblayée. Une seule maison, paraît-il, reste debout. Dieu soit loué ! Elle dresse sa façade encore toute blanche, mais découronnée de son toit d'ardoises. Les ruines se sont accumulées autour d'elle. Revoir la maison familiale ainsi mutilée ! Quelle émotion ! Jamais elle n'a paru plus vivante et ses blessures béantes font mal.

Les souvenirs reviennent en foule ; au moment d'en franchir le seuil, instinctivement on se découvre, comme on fait devant un cadavre. Dépouillée des souvenirs de famille et du mobilier qui faisait corps avec elle, la maison paraît plus grande et aussi plus triste. Les Allemands en ont fait une forteresse en miniature. De nouvelles caves ont été creusées, protégées par une voûte en béton armé, de l'épaisseur d'un mètre, le tout recouvert d'énormes tas de démolitions. Toutes les caves du village, fortifiées de la même manière (*Sur l'organisation des tranchées, V. Illustration, n° 3781*) et reliées entre elles, offraient à nos ennemis un abri indestructible, d'où ils remontaient au moment de l'assaut. Aujourd'hui nos soldats occupent ce souterrain.. la cave sert encore de salle de visite.

VI. - Il s'agit maintenant de pénétrer jusqu'au cœur du village, par des sentiers sinueux, pratiqués à travers les décombres. Tout à coup, une masse noire, grouillante, inonde l'étroit passage et nous barre la route. Ce sont des rats énormes, répugnants, qui voyagent en bande ! Plusieurs atteignent la corpulence d'un petit lièvre. Combien sont-ils ? Cinquante, soixante, cent peut-être ! Et cela crie, grince, siffle, au point de vous donner le frisson ! On en voit qui se mordillent rageusement ; des petits yeux clignent dans la pénombre. Les queues, longues et sales, balaient le pavé de la rue. Les immondes animaux passent lentement, comme il convient en pays conquis. Quelques uns s'arrêtent un instant et allongent le cou, pour contempler les intrus qui envahissent leur domaine. Ils disparaissent et je me garde bien de les inquiéter ; le dernier me passe dans les jambes.

Plus on avance dans l'intérieur, plus le désastre apparaît complet. Je songe aux paroles du capitaine, à la poésie crayonnée par un sous-officier allemand, sur le mur de nos caves :

Neuville ! O effroyable amas de décombres !
Plût au ciel que tant de guerriers allemands
N'eussent jamais appris à te connaître !
A travers les brasiers fumants des ruines amoncelées,
Jour et nuit nous courrons, dans nos uniformes gris.
On emporte là plus d'un brave camarade,
Que les bombes et les grenades ont tué.
Quel destin astucieux avait décidé que sa vie palperait là
Pour la dernière fois !

C'est dans les caves que beaucoup sont enterrés,
Ils ne voient plus la lumière du jour.
Pas une croix, pas un monument ne marque leur tombe,
Car le combat ne nous a laissé aucun répit !

Pour comprendre ces ravages, il faut penser aux millions d'obus jetés, depuis quinze mois, sur le territoire bombardé tour à tour par les Français et par les Allemands. Nos batteries n'ont-elles pas lancé, rien que sur ce point, près de 300 000 obus en une journée, « autant que toute l'artillerie allemande pendant toute la guerre de 1870 - 71, en rase campagne ? » (*Almanach Hachette 1916, p. 127*) Une telle profusion de mitraille explique l'émiettement des maisons et le bouleversement des terres.

Nous arrivons au centre du village ; malgré ma connaissance des lieux depuis l'enfance, je suis désorienté. A cet endroit s'élevait la belle église ogivale, dont le clocher de pierres blanches, haut de 45 mètres, reposait sur une assise de grès, qui semblait défier les siècles. A côté se trouvaient la mairie, la nouvelle école, le château, des maisons ; tout cela a disparu totalement. Un mois de recherches fut nécessaire pour retrouver l'emplacement exact de l'église ! Les morceaux de la cloche brisée, seuls, constituèrent un point de repère indiscutable.

VII. - Ici s'arrête le théâtre de l'offensive du 9 mai 1915. parties de Berthonval à 10 heures, nos troupes, emportées par un élan magnifique, culbutaient les Allemands des premières lignes, traversaient La Targette, débouchaient à Neuville, et à trois heures attaquaient l'église. La gauche et le centre débordèrent le village ; des spahis occupèrent la Folie ; mais la droite, arrêtée par la gigantesque redoute du Labyrinthe, ne put poursuivre son avance, ce qui amena une rectification de la ligne du front. Pendant un mois, ce fut une lutte acharnée, pour prendre les deux tiers du village, maison par maison. Enfin des troupes d'élite eurent raison de la résistance désespérée des Allemands, et le 9 juin dernier, le dernier îlot, enfumé et incendié, tombait entre nos mains. La vigoureuse offensive de septembre les chassa de la lisière du village.

VIII. - En parcourant ces quartiers pulvérisés, nous ne nous étonnons plus que des habitants n'aient pas retrouvé l'emplacement de leur maison. Sans doute ils avaient des points de repère : une rue, des arbres, des bâtiments, un abreuvoir, une crête ! Il n'y a plus de rue, plus d'arbres, plus de bâtiments, plus rien !

Le spectacle effrayant qui s'étale devant nos yeux éveille des souvenirs et invite à la méditation. On songe avec angoisse aux jours terribles que durent vivre, en octobre 1914, les habitants restés malgré tout. Au lendemain du lamentable exode où la presque totalité du village s'enfuit la nuit, les Allemands envahirent le pays. Pour fêter leur succès, ils imaginèrent de s'affubler de robes de femmes et d'organiser une mascarade. Un habitant voulant s'opposer au sac de sa propriété, fut tué sur place. Plusieurs moururent d'émotion ou de mauvais traitements ; la barbarie des soldats s'exerça notamment sur un malheureux vieillard, atteint par une maladie nerveuse qui se traduisait par des gestes saccadés. Il devint leur souffre-douleur. Après l'avoir enfermé plusieurs semaines dans un réduit infect, les barbares le firent mourir à coups de talon et le précipitèrent au fond d'un puits. Au mois de décembre, eut lieu l'évacuation complète des derniers habitants, environ quatre-vingt, sur Douai et les régions avoisinantes.

IX. - Il est temps de songer au retour. Le calme relatif qui régnait jusqu'alors est maintenant troublé par un bourdonnement incessant. Les premières lignes ne sont pas loin. En face de nous se dresse le fameux *Labyrinthe*, que les Allemands surent transformer en véritable ouvrage défensif.

Plus près, c'est le cimetière, bastion avancé du *Labyrinthe* ; pris et repris plusieurs fois, il présente actuellement un tableau lamentable. Disposé en triangle, entouré de murs et bordé de chemins encaissés, il parut admirablement placé pour protéger le flanc nord du Labyrinthe : les pierres tombales et les monuments funéraires servaient de remparts ; les caveaux, préalablement dépouillés des ossements des morts, puis bétonnés à l'allemande, offraient un gîte pour la nuit et un abri aux heures de bombardement. Inlassablement poursuivie pendant des semaines, la conquête de la redoutable position ne devint définitive que plus tard.

Après avoir jeté un regard sur le « magasin » où les Allemands abandonnèrent 800 000 cartouches et nombre d'engins, nous reprenons le « chemin » du bureau de la Place. Nos compagnons nous y rejoignent : l'un d'eux n'a pu découvrir, dans la cave de sa maison, que les débris du coffret qui renfermait son or. Un autre a trouvé, au lieu et place de son habitation, une tranchée.

Hanté par la vision des ruines et la tristesse des illusions évanouies, le retour fut silencieux.